

d'un monument élevé en l'honneur du fondateur de la colonie, qui leur porta les sciences, les arts, la politesse du lieu dont il était parti; mais ils prétendent qu'à l'époque où ces étrangers arrivèrent, Sinnus avait déjà fondé une monarchie, qui s'est depuis perpétuée dans sa famille. Ces souverains, nommés Daïris, étaient à la fois les rois, les pontifes de la nation; et la réunion de ces deux pouvoirs mettait dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daïris étaient des personnes sacrées, les descendants, les représentans des dieux. La plus légère désobéissance à la moindre de leurs lois était regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'était pas puni seul. On enveloppait dans son châtement sa famille entière.

Vers le onzième siècle, ces princes, plus jaloux sans doute des douces prérogatives du sacerdoce que des droits pénibles de la royauté, laissèrent flotter comme au hasard les rênes de l'empire; et leur pouvoir, jusqu'alors illimité, souffrit de ce changement. Leurs lieutenans, dont l'ambition était inquiète et clairvoyante, trouvèrent dans cette indolence le germe de mille révolutions. Peu à peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avaient jurée. Ils se firent la guerre entre eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance presque entière fut le fruit de ces mouvemens. Tel était l'état du Japon lorsqu'il fut découvert par les Portugais.

Ce fut en 1542 qu'une tempête jeta ces navigateurs sur cet archipel. Ils y furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il fallait pour se rafraîchir et se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avaient vu, et ils apprirent au vice-roi qu'une nouvelle contrée fort riche et fort peuplée s'offrait au zèle des missionnaires, à l'activité des négocians. Les uns et les autres prirent la route du Japon. Quoique tout ce qui s'offrait à eux dût les occuper, leurs regards se fixèrent d'abord plus particulièrement sur la superstition, dont les grands accidens de la nature dans une région si féconde en orages avaient rempli tous les esprits. Elle s'y divisait en plusieurs sectes.

Celle du sintos est la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnaît un être suprême, l'immortalité de l'âme; et elle rend un culte à une multitude de dieux, de saints ou de camis, c'est-à-dire aux âmes des grands hommes qui ont servi ou illustré la patrie. C'est par l'empire de cette religion que le daïri, grand-prêtre des dieux, dont il était issu, avait long-temps régné sur ses sujets avec tout le despotisme que la superstition exerce sur les âmes. Mais, empereur et grand-pontife, il avait du moins rendu la religion utile à ses peuples; ce qui n'est pas impossible dans les états où le sacerdoce est uni à l'empire.

On ne voit pas que la secte du sintos ait eu la

xxii.
Arrivée des
Portugais au
Japon. Reli-
gion, mœurs,
gouverne-
ment de
ces lies.

Le Japon n'a presque point de productions qu'on puisse exporter, et il ne sort de ses ateliers que fort peu d'ouvrages qui soient à l'usage des autres nations. Ce n'était donc qu'avec le produit de ses mines qu'il pouvait solder. Toutes entraient bien pour quelque chose dans les échanges; mais celles d'or en étaient le principal instrument. Comme le gouvernement n'avait pas imaginé, ainsi qu'il l'a fait depuis, de s'approprier les deux tiers de ce riche métal, qui est arraché des entrailles de la terre, il était alors plus commun et à meilleur marché dans l'empire que dans le reste du globe. Aussi les Portugais en emportaient-ils une quantité prodigieuse, et le plaçaient-ils avec une utilité remarquable dans toutes les régions où leur inquiétude les poussait à cette époque de leur gloire.

xxiii.
Étendue de
la domina-
tion portu-
gaise aux
Indes.

La cupidité et l'ambition de ces conquérans devaient être satisfaites. Ils étaient les maîtres de la Guinée, de l'Arabie, de la Perse et des deux presqu'îles de l'Inde. Ils régnaient aux Moluques, à Ceylan, dans les îles de la Sonde; et leur établissement à Macao leur assurait le commerce de la Chine et du Japon.

Dans cet immense espace, la volonté des Portugais était la loi suprême. Ils tenaient sous le joug les terres et les mers. Leur despotisme ne laissait aux choses et aux personnes qu'une existence précaire et fugitive. Aucun peuple, aucun particulier ne naviguait, ne faisait le commerce sans leur aveu et leurs passe-ports. Ceux

auxquels on permettait cette activité ne pouvaient l'étendre à la cannelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérans s'étaient réservé la vente exclusive. Mille objets précieux, sur lesquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, et qui, dans leur nouveauté, avaient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étaient concentrés dans leurs seules mains. Ce monopole les rendait les arbitres absolus du prix des productions des manufactures de l'Europe et de l'Asie.

Au milieu de tant de gloire et de tant de conquêtes, les Portugais n'avaient pas négligé la partie orientale de l'Afrique, qui s'étend depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à la mer Rouge. Ces côtes, qui anciennement appartenaient à l'Abyssinie, en avaient été successivement détachées, et avaient vu se former sur leurs rivages un grand nombre d'états libres ou asservis, dont les uns avaient de l'aisance et les autres des richesses. Les Cafres, premiers habitans du pays, avaient été généralement subjugués; et les musulmans qui s'y étaient établis à des époques différentes avaient concentré dans leurs mains tous les droits du gouvernement. Les forces de ces maîtres impérieux avaient été augmentées à l'arrivée d'un assez grand nombre de Maures, qui, chassés d'Espagne par Ferdinand et par Isabelle, étaient venus à travers d'immenses déserts cher-

cher le repos ou la fortune dans ces régions lointaines. Des navigateurs arabes y arrivaient tous les ans avec les productions, avec les marchandises de l'Asie, qui la plupart étaient versées dans l'intérieur des terres en échange de l'or, de l'ivoire, des esclaves qu'elles fournissaient.

Une proie de cette importance ne pouvait manquer de tenter les Portugais. Aussi un de leurs premiers soins fut-il de la dévorer. Elle leur coûta moins de temps et moins de sang qu'ils ne l'avaient peut-être craint. Jamais les peuples auxquels ils voulaient donner la loi n'eurent la sagesse de réunir leurs moyens de défense; et aucun ne se trouva assez puissant ou assez aguerri pour opposer une résistance un peu opiniâtre: en moins de vingt ans tous furent détruits ou assujettis; et la domination de la cour de Lisbonne s'étendit depuis Sofala jusqu'à Melinde. Ses agens jugèrent que des forces dispersées contiendraient difficilement tant de nations mécontentes du joug qu'on venait de leur imposer, des tributs qu'il leur faudrait payer; et en 1502 ils se déterminèrent prudemment à réunir leurs troupes et leurs escadres dans le centre de leur puissance, à Mozambique, située au quinzième degré de latitude australe.

C'est une île éloignée du continent à peu près d'un mille, et qui n'a pas deux lieues de circonférence; son sol est stérile, et l'air qu'on y respire très-malsain; mais elle a un des meilleurs ports que l'on connaisse, et sa position offre une

relâche favorable aux vaisseaux qui vont de l'Europe aux Indes, aux vaisseaux qui viennent des Indes en Europe. L'eau et les subsistances que son territoire lui refuse, elle les tire facilement et à bon marché des parages voisins qui sont dans sa dépendance. Lorsqu'on en dépouilla le roi de Quiloa, ce n'était qu'un entrepôt de commerce. Sans perdre cet avantage, elle devint sous ses nouveaux maîtres un lieu très-bien fortifié, devant lequel échouèrent toujours les flottes hollandaises, qui mettaient un grand intérêt à s'en emparer.

Il était possible que la cour de Lisbonne fût troublée dans la jouissance des avantages qu'elle venait d'obtenir si facilement. Depuis que ses flottes avaient fait perdre tout espoir aux Turcs, maîtres de l'Égypte et de l'Yémen, d'envahir les Indes, cette milice redoutable avait joint ses armes à celles des Arabes d'Adel, pour s'emparer de l'Abyssinie. Cet empire vit arriver en 1542 dans son sein cinq à six cents Portugais chargés d'arrêter les progrès d'un ennemi commun aux deux nations. Ces braves auxiliaires firent des exploits dignes de leur renommée, périrent tous dans plusieurs actions très-meurtrières, et ne furent point remplacés. Heureusement le vide qu'ils laissèrent n'entraîna pas les malheurs qu'on redoutait. Ou les mahométans avaient formé leur entreprise sans les moyens suffisans pour la faire réussir, ou ils ne la suivirent pas avec la constance qui formait alors la base de leur caractère.

xxiv.
Corruption
des Portugais
dans l'Inde.

Eussent-ils eu un succès complet, la domination des Portugais était assez solidement établie pour pouvoir former une masse de puissance inébranlable ; mais les vices et l'ineptie de quelques commandans , l'abus des richesses, celui de la puissance , l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie, avaient changé les conquérans. Le fanatisme de religion, qui avait donné plus de force et d'activité à leur courage, ne leur donnait plus que de l'atrocité. Ils ne se faisaient aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir des idolâtres. Ils pensaient que le pape, en donnant au Portugal les royaumes d'Asie, n'avait pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnaient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageaient les côtes, ils insultaient les princes, et ils devinrent bientôt l'horreur et le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais, et massacré avec ses enfans, qu'il avait confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples n'y cultivaient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres, qui les traitaient avec barbarie.

On avait établi l'inquisition à Goa ; et quiconque était riche devenait la proie des ministres de cet infâme tribunal.

Faria ; envoyé contre des corsaires malais, chinois, et d'autres pirates, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'île de Calampui.

Souza faisait renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar ; et l'on égorgeait inhumainement les malheureux Indiens qui allaient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Corréa terminait une guerre vive avec le roi de Pégu, et les deux partis devaient jurer l'observation du traité sur les livres de leurs religions. Corréa jura sur un recueil de chansons, et crut éluder un engagement par ce vil stratagème.

Nuñès d'Acunha voulut se rendre maître de l'île de Daman, sur la côte de Cambaie : les habitans offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettait d'emporter leurs richesses. Cette grâce fut refusée, et Nuñès les fit tous passer au fil de l'épée.

Diégo de Silveyra croisait dans la mer Rouge. Un vaisseau richement chargé le salua. Le capitaine vint à son bord, et lui présenta, de la part d'un général portugais, une lettre qui devait lui servir de passe-port. Cette lettre ne contenait que ces mots : *Je supplie les capitaines des vaisseaux du roi de Portugal de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne prise.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas les uns pour les autres plus d'humanité et de bonne foi qu'ils n'en avaient avec les naturels du pays. La fraude, l'assassinat devinrent communs parmi eux, et c'étaient principalement les nobles qui se rendaient coupables de ces atrocités et de ces bassesses. Des factions agitaient tous les lieux où ils

manie d'ériger en crimes des actions innocentes par elles-mêmes, manie si dangereuse pour les mœurs. Loin de répandre ce fanatisme sombre et cette crainte des dieux qu'on trouve dans presque toutes les religions, le sintos avait travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination par des fêtes qu'on célébrait trois fois chaque mois. Elles étaient consacrées à visiter ses amis, à passer avec eux la journée en festins, en réjouissances. Les prêtres du sintos disaient que les plaisirs innocens des hommes étaient agréables à la Divinité; que la meilleure manière d'honorer les amis, c'était d'imiter leurs vertus, et de jouir dès ce monde du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonais, après avoir fait la prière dans des temples, toujours situés au milieu d'agréables bocages, allaient chez des courtisannes qui habitaient des maisons ordinairement bâties dans ces lieux consacrés à la dévotion et à l'amour. Ces femmes étaient des religieuses soumises à un ordre de moines qui retiraient une partie de l'argent qu'elles avaient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes au vœu le plus sacré de la nature.

Dans toutes les religions, les femmes ont influé sur le culte comme prêtresses ou comme victimes des dieux. La constitution physique de leur sexe les expose à des infirmités singulières dont les causes et les accidens ont quelque chose d' inexplicable et de merveilleux. Dès-lors c'est par

elles, c'est en elles que s'opèrent ces prodiges dont leur faiblesse et leur vanité se repaissent, et que l'ascendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement fascinés par l'ignorance et par l'amour. Les imposteurs ont toujours profité de ces dispositions pour étayer leur puissance sur la faiblesse des femmes pour le merveilleux, sur la faiblesse des hommes pour les femmes. Les extases, les apparitions, les frayeurs et les ravissements, toutes les sortes de convulsions appartiennent à la sensibilité du genre nerveux. Comme c'est surtout après la puberté que les spasmes et les vapeurs se manifestent, le célibat est très-propre à les entretenir dans le sexe le plus susceptible de ces symptômes. Aussi la virginité fut-elle de tout temps convenable à la religion. La dévotion s'empare aisément d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les personnes nubiles en qui les visions se sont manifestées ont prétendu ne connaître point d'hommes. Elles en ont été plus respectées par les deux sexes.

Les peuples sauvages ont des magiciennes; les barbares gaulois ont eu des druidesses, les Romains des vestales; et le midi de l'Europe se glorifie encore d'avoir des religieuses. Chez les sauvages, ce sont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la superstition, quand elles ne sont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civilisés ou tout-à-fait policés, c'est la jeunesse et la

beauté qui servent d'instrument et de soutien au culte religieux, en s'y dévouant par un sacrifice public et solennel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outre la raison, l'humanité et la religion !

Quoi qu'il en soit des raisons, soit religieuses ou politiques, qui ont introduit et cimenté le célibat monastique en Europe, on ne doit pas du moins juger avec rigueur les institutions contraires que le climat a dû sans doute établir en des régions où le ciel et le sol parlent si puissamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'est une vertu sous la zone tempérée d'étouffer les désirs qui portent les deux sexes à s'aimer, à s'unir, céder à ce penchant est un devoir plus cher et plus sacré sous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la sagesse à le changer en culte. Quel sujet de reconnaissance envers l'être des êtres que d'attendre et de recevoir comme un présent de sa main le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie ; l'épouse ou l'époux qu'on doit chérir ; les enfans, gages d'un bonheur qu'ils sentiront à leur tour ! Que de biens dont la religion pourrait faire des vertus et les récompenses de la vertu, mais qu'elle profane et dénature quand elle les représente comme un sentier de crimes, de malheurs et de peine ! Oh ! que les hommes se sont éloignés des fondemens

de la morale en s'écartant des premiers sentimens de la nature ! Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables et funestes. Si l'homme avait besoin d'illusions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenait-il dans les plus délicieux penchans de son cœur ? Quel moraliste, quel législateur sublime saura trouver dans les besoins qui tendent à la conservation, à la reproduction de l'espèce, les moyens les plus sûrs de multiplier les individus et de les rendre heureux ? Qu'il faut plaindre les âmes froides, insensibles, malheureuses et dures, à qui ces sentimens, ces vœux d'un cœur honnête paraissent un délire, ou même un attentat !

Tels sont les budsoïstes, autre secte du Japon, dont Budso fut le fondateur. Quoiqu'ils professent à peu près les dogmes du Sintos, ils ont espéré l'emporter sur cette religion par une morale plus sévère. Les budsoïstes adorent, outre la divinité des sintoïstes, un Amida, sorte de médiateur entre Dieu et les hommes, des divinités médiatrices entre les hommes et leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès de son austérité, par la bizarrerie de ses pratiques et de ses mortifications que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du budsoïsme est terrible. Il n'inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel. C'est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots de passer

une partie de leur vie dans les supplices pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions avec un despotisme et une cruauté dont les inquisiteurs d'Espagne pourraient nous retracer l'idée, si ceux-ci n'avaient mieux aimé s'ériger en juges des crimes et des peines dont ils ont été les inventeurs que d'être les bourreaux des victimes volontaires de la superstition. Les moines budsoïstes tiennent continuellement l'esprit de leurs sectateurs dans un état violent de remords et d'expiations. Leur religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, et toujours offensés.

On peut s'imaginer quels effets une si horrible superstition dut opérer sur le caractère du peuple, et à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumières d'une saine morale, un peu de philosophie, une éducation sage, auraient pu servir de remède à ces lois, à ce gouvernement, à cette religion, qui concouraient à rendre l'homme plus féroce dans la société des hommes qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monstres des déserts.

A la Chine, on met entre les mains des enfans des livres didactiques qui les instruisent en détail de leurs devoirs, et qui leur démontrent les avantages de la vertu. Aux enfans japonais on fait apprendre par cœur des poèmes où sont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inspire

le mépris de la vie et le courage du suicide. Ces chants, ces poèmes, qu'on dit pleins d'énergie et de grâce, enfantent l'enthousiasme. L'éducation des Chinois règle l'âme, la dispose à l'ordre; celle des Japonais l'enflamme et la porte à l'héroïsme. On les conduit toute leur vie par le sentiment, et les Chinois par la raison et les usages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquillité, le Japonais, avide de jouissances, aime mieux souffrir que de ne rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence et l'impétuosité de l'âme, les Japonais son engourdissement et sa faiblesse.

Un tel caractère devait rendre ce peuple avide de nouveautés. Aussi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empressement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ses états. On se disputait à qui leur ferait plus d'avantages, à qui leur accorderait plus de privilèges, à qui leur donnerait plus de facilités. Ces négocians firent un commerce immense. Ils transportaient au Japon les marchandises de l'Inde qu'ils tiraient des différens marchés, et celles de Portugal, auxquelles Macao servait d'entrepôt. Le daïri, les usurpateurs de ses droits souverains, les grands de l'empire, la nation entière, tout faisait une consommation prodigieuse des productions d'Europe et d'Asie. Mais avec quoi les payait-on ?